

Cyberlangage et cybermonde

Il est passablement ardu, le problème sur lequel vous m'avez proposé de réfléchir. À première vue, il s'agit simplement de savoir comment se comporter en face d'un nouveau vocabulaire, issu de techniques nouvelles, et dans lequel l'anglo-américain se taille la part du lion. Faut-il s'y plier en silence, faut-il hurler avec les loups, ou plutôt jargonner avec les jeunes loups ? Et si l'on ne veut pas s'y résigner, que faire ?

Or une telle question ne peut pas être simple. Car si elle touche à la langue, elle touche aussi, inévitablement, à ce que cette langue désigne. Critiquer le « cyberlangage », c'est forcément critiquer le « cybermonde ». Accepter ou refuser des mots, c'est toujours accepter ou refuser des choses. Le monde et les mots pour le dire sont les deux faces d'une même médaille, la trame et la chaîne d'un même tissu. Toucher à l'un, c'est toucher aux autres, et réciproquement. Quand on se demande : à quel vocabulaire recourons-nous ? on se demande en réalité, consciemment ou inconsciemment : quel monde voulons-nous ?

Je vais parler du cyberlangage, mais je vais donc forcément parler aussi du cybermonde. C'est pourquoi l'entreprise est délicate. Disons

tout de suite qu'une attitude de refus sans nuance, devant ce langage et ce monde, est aujourd'hui dépourvue de sens, car ce langage et ce monde sont des faits largement accomplis. De plus, j'aurais mauvaise grâce à verser ici dans un pessimisme systématique. Je suis moi-même un usager de l'informatique, je suis « branché » sur Internet, et je reconnais volontiers que cela m'a parfois permis certaines découvertes. Oui, ce qu'on appelle les « nouvelles technologies » (terme doublement absurde puisqu'elles ne sont plus très nouvelles, et que ce ne sont pas des *technologies* mais des techniques)¹, bref, l'ordinateur personnel, Internet et tout ce qui les accompagne, sont des outils qui peuvent se révéler précieux. Le seul problème est qu'on ne les prend pas toujours pour des outils, ou des moyens, mais pour des buts et des fins.

Ce qu'on peut faire et qu'on doit faire, ce n'est donc pas de condamner ces outils dans leur principe, ce qui ne serait qu'un baroud d'honneur, c'est de distinguer, dans le cybermonde, le réel de l'illusoire ; c'est de ne pas être aveugle à ses richesses, tout en n'étant pas dupe des idéologies qu'il véhicule ou des utopies qui l'accompagnent.

*

Mais commençons par la partie visible de l'iceberg. Intéressons-nous aux mots. Que faut-il penser de l'invasion de notre langue par le cyberlangage ? De façon très générale, quand des mots nouveaux se proposent à notre dictionnaire, on doit plutôt s'en réjouir. Le néologisme est un phénomène tout à fait normal, et même

¹ Cf. A. Le Diberder, *Histoire d'@, l'abécédaire du Cyber*, La Découverte, 2000, p. 96, qui se réfère à J. Ellul, *Le bluff technologique*, Hachette, 1988.

nécessaire à la santé d'une langue. Si le français n'accueillait ni n'acquerrait plus de mots, ce serait tout bonnement qu'il est mort. Il faut dire davantage encore : lorsqu'une langue ne *perd* plus de mots pour en trouver de nouveaux, c'est qu'elle se porte très mal. « Les langues vivent parce que les mots meurent », dit le linguiste Claude Hagège². Et le français, depuis toujours, a gagné et perdu des mots, donné et reçu des mots, inventé ou forgé des mots. On estime à 10 000 environ le nombre de vocables français venus d'ailleurs, mots empruntés à plusieurs dizaines de langues étrangères³.

Quant à ce qui nous intéresse de plus près ici, les néologismes liés à des inventions techniques nouvelles, notre langue les connaît depuis un certain temps : lorsque apparurent les premiers véhicules mus par leurs propres forces, les premiers véhicules volants, les premiers appareils permettant de se parler à distance, de se transmettre au loin des messages écrits, avec fil puis sans fil, de convoier à travers l'espace des images mouvantes transformées en signaux électriques, ou de reproduire des sons gravés dans la cire, il a bien fallu inventer les mots de ces étranges choses. Et ce furent l' « automobile », l' « aéroplane » (puis l' « avion »), le « téléphone », le « télégraphe », la « radiodiffusion », la « télévision », le « phonographe ».

Cependant, il est vrai que ces inventions verbales, qui ont scandé les dernières décennies du XIX^e siècle et les premières du XX^e siècle, diffèrent de celles qui nous arrivent aujourd'hui. D'abord, tous les mots que je viens de citer furent créés à partir de racines grecques ou latines ; ils s'enfonçaient donc profondément dans un des terreaux

2 Cf. Cl. Hagège, *Halte à la mort des langues*, Odile Jacob, 2000, p. 64. Cf. aussi p. 188.

3 Cf. Henriette Walter, *L'Aventure des mots français venus d'ailleurs*, Laffont, 1997, pp. 12, 243.

nourriciers de la langue française. Même le vocabulaire spécialisé, notamment dans le domaine de l'électronique (un mot qui lui-même remonte à 1930), obéissait à des lois simples, et ne faisait pas violence à la langue mais y trouvait son habitat naturel : ainsi, des substantifs comme l' « électrode », la « cathode » ou l' « anode », la « triode » ou la « penthode » sont tous empruntés au grec.

Une autre différence avec le cyberlangage d'aujourd'hui, c'est que le vocabulaire technique spécialisé de la première moitié du XX^e siècle, par définition n'était guère connu du grand public, et ne demandait pas à l'être. On ne peut donc pas dire qu'il envahissait la langue ou menaçait de la défigurer. La voiture, la radio, et même la télévision se donnaient au monde comme des objets sans doute nouveaux ; ils se sont certes répandus partout ; ils ont changé nos habitudes. Mais si l'on excepte peut-être la télévision, ils ne se donnaient guère en *eux-mêmes* pour un monde nouveau. C'est peut-être pourquoi ils n'ont pas inscrit dans notre langue et notre langage courant beaucoup plus que leur propre nom.

*

Qu'en est-il du cyberlangage ? Ce qui frappe d'abord, c'est l'abondance de ses termes. Il ne s'agit plus de quelques mots isolés, mais bien de tout un vocabulaire. Et ce qui frappe encore davantage, c'est que ce langage est extrêmement composite, hétéroclite. On y trouve des mots entiers (comme *browser* [ou *navigateur*], *signet*, *scanner*, *serveur*), mais aussi et surtout un très grand nombre de sigles (à commencer par le fameux *www* [*world wide web*]), ou *DNS* (*domain name system*), ou *FAQ* (*frequently asked questions*, *Foire aux Questions*). On y trouve quantité d'acronymes – c'est-à-dire d'abréviations accolées de manière à constituer un pseudo-mot (et d'abord le vocable *Internet* lui-même [*Internetworking of networks*,

mise en réseau des réseaux], ou l'universel *modem* [*modulateur-démodulateur*]). En outre, des termes purement techniques (comme le *baud*, l'*octet*, le *protocole de contrôle de transmission* (TCP)), y voisinent avec des termes purement métaphoriques (*la souris*, *la puce*, *la mémoire*, les *virus*, les *cookies*).

Un langage hétéroclite et composite, donc, mais qui, contrairement au sabir ou au pidgin, n'hybride pas plusieurs langues *naturelles*. Non, ce qu'il juxtapose allégrement, c'est plusieurs sortes de signes, plusieurs niveaux d'abstraction, plusieurs genres d'abréviations. Et ce qui est le plus rébarbatif pour le profane, c'est l'abondance des acronymes ou des sigles, le plus souvent issus de l'anglo-américain⁴.

Je ne cite que pour mémoire les monstres constitués à la fois d'une abréviation et d'un mot complet, comme le fameux *e-mail*, et ses demi-clones comme *e-commerce*, *e-banking*, etc. Ou ces créatures verbales encore plus étranges, ces ornithorynques du langage, qui font alterner, à l'intérieur du mot, les majuscules et les minuscules, ou qui intègrent des signes de ponctuation ou des signes imprononçables, comme *Yahoo !*, ou *Konr@d*. Mais je retiens le fait, très significatif, et sur lequel nous reviendrons, que le cyberlangage

⁴ J'ai déjà cité quelques-uns de ces monstres. On pourrait y ajouter le fameux *http* des adresses Internet, (Hypertext Transfer Protocol), ou le non moins illustre *html* (Hypertext Markup Language), pour ne pas parler sigle *MIDI* (Music Instrument Digital Interface), qui désigne un code d'écriture de la musique sous forme numérisée (cf. A. le Diberder, *op. cit.*, pp. 86-87). Le hasard veut que ce sigle anglais constitue un acronyme aisément prononçable en français, et se calque sur un mot existant dans notre langue. Mais à vrai dire il nous faut faire un gros effort pour que la musique *MIDI* évoque à nos oreilles *L'Après-midi d'un Faune*. La coïncidence fortuite d'un sigle d'origine anglo-saxonne avec un mot français serait plutôt facteur de confusion ou générateur d'absurdité. Le même phénomène apparaît avec la norme MIME (Multipurpose Internet Mail Extensions), qui règle certains paramètres des messages électroniques. À nouveau, un sigle singe un mot (ou précisément le « mime »), et fait flotter devant nos consciences un fantôme de sens.

se présente souvent, ne serait-ce qu'à cause de l'arobase, comme un langage qui se profère difficilement parce que la langue naturelle y est truffée d'implants mécaniques, c'est-à-dire d'éléments de langage machine. Parce que le cyberlangage ne sert pas seulement à parler *des* machines, il sert aussi à parler *aux* machines.

*

Mais quoi qu'il en soit, pour rendre ce paralangage moins barbare en français, ne faudrait-il pas commencer par traduire le plus de mots ou de sigles possible ? Alors que naguère l'UNO est devenue l'ONU, et la NATO l'OTAN, pourquoi la norme téléphonique GSM (Global System for Mobile [Communications]) ne devient-elle pas SGM (Système Global [de communications] Mobiles) ? Pourquoi les écrans LCD (Liquid Crystal Display) ne sont-ils pas, chez nous, des ECL (Ecrans en Cristal Liquide) ? Il est vrai que d'un sigle à l'autre, l'abstraction n'est guère moindre. Mais tout de même : la reprise, en français, de l'abréviation anglo-saxonne nous éloigne encore un peu plus du sens de ce qui est abrégé ; ce qui fait du cyberlangage, pour un francophone, quelque chose d'un peu plus étranger.

Un exemple éloquent, c'est l'acronyme qui désigne le standard universel de traduction des lettres de l'alphabet en chiffres binaires, soit les 128 signes du fameux code ASCII (American Standard Code for Information Interchange). Pour les Anglo-Saxons, ce terme n'est pas barbare, car ils l'assimilent aux deux mots fort expressifs *ass-key*, la *clé de l'âne*. Le français n'a pas cette chance.

Il faut néanmoins reconnaître que l'anglo-américain n'a pas tout envahi. Certains termes importants du cyberlangage existent en français et en bon français, même s'il s'agit de mots forgés ou affectés de sens nouveaux : ainsi *ordinateur*, *lecteur*, *disquette*, *système d'exploitation*, *console*, *navigateur* ou *logiciel*. Même le

vocabulaire *hypertexte*, qui peut sembler monstrueux, est formé sur le grec et le latin, et désigne d'une manière acceptable un texte de textes, c'est-à-dire l'organisation d'un écrit de structure encyclopédique, à l'aide de renvois. En outre, certaines évolutions sont allées dans le bon sens : au début des années 80, on parlait, en français, d'un *drive*, là où le mot de *lecteur* s'est maintenant imposé.

Mais une majorité de mots et de sigles, tout de même, nous viennent et continuent de nous venir de l'anglo-américain. Or traduire n'est pas toujours facile, même lorsqu'on en a le désir et la volonté. Un récent séminaire d'une faculté de droit *francophone*, qui se penchait sur les problèmes légaux posés par Internet, s'est proposé de lutter (je cite en français dans le texte) contre le « hacking », le « cracking », le « spamming » et le « flooding ». Voilà qui est bien gênant, mais on ne peut nier que ces termes possèdent en anglo-américain, outre leur concision, un sens précis, qu'il est assez difficile de rendre à la fois exactement et brièvement. Il faudrait en donner non des traductions mais des équivalents : pour *cracking*, « craquage » et « piratage » sont déjà proposés ; pour *hacking* on pourrait imaginer, en droit pénal, « violation de site » (comme on dit violation de domicile) ; pour *spamming*, « harcèlement électronique » (même si le mot vient, selon certaines sources, de *spiced pork and meat...*) ; pour *flooding*, « sabotage », même s'il s'agit d'un type de sabotage particulier (par inondation, par engorgement électronique).

Il se trouve que les termes que je viens de citer ont en anglo-américain une certaine épaisseur et une certaine complexité sémantique. Et cela parce que, pour une fois, ils ont une *histoire*, plus ancienne aux Etats-Unis qu'en Europe. C'est un fait nouveau. Parmi les pionniers de la précédente vague d'inventions techniques, (le phonographe, la radio, la télévision), on pouvait compter, outre des Américains comme Graham Bell ou Thomas Edison, de nombreux

Européens (de Charles Cros à Guglielmo Marconi, en passant par Maxwell ou Herz). D'où un vocabulaire puisé plus naturellement, peut-être, dans les sources gréco-latines. Mais les micro-ordinateurs et surtout Internet sont aussi américains que possible, et se sont entourés, presque dès le début, d'une « culture » sui generis.

L'anglo-américain domine le cybermonde parce qu'il se trouve être la langue « originale » de la technique dont nous parlons. Mais aussi, bien entendu, parce qu'il est la langue d'une puissance *économique* en mesure de s'imposer à l'univers entier. Par contrecoup, en Europe, et notamment dans les pays francophones, une certaine peur d'être dépassé, donc une certaine affectation de modernité, font de l'univers informatique *et* de la langue anglo-américaine des signes de « distinction » dont on a peine à se priver. Mais aussi la simple nécessité économique d'être compris partout.

C'est cela qui se produit, à ce que j'ai lu, dans l'univers de la publicité française. Un récent article du journal le *Monde* portait le titre suivant : « Les publicitaires s'entichent de la langue anglaise »⁵. Comme les marques françaises tiennent à s'imposer à l'étranger, elles choisissent l'anglais. Et c'est ainsi qu'Alcatel se présente comme « Architects of an internet world », tandis que la compagnie Axa nous assure qu'elle est « Your world beyond the frontiers ». Mais le plus fort est que si Volvo France nous propose des voitures « For life » et non « pour la vie », c'est que, prétend son responsable, la richesse sémantique de l'expression anglaise ne passe pas en français. « For life » signifie à la fois : « Pour toute la vie » et « pour sauvegarder la vie », ce qui ne serait pas le cas de l'expression française. Comme si notre langue n'était pas, elle aussi, polysémique, y compris dans cette expression-là ! À vrai dire, il est à craindre que le recours à : « For life » plutôt qu'à : « Pour la vie », ne

⁵ Cf. *Le Monde* du 14 décembre 2000, p. 23.

signifie pas : « Cette voiture est sûre et durable », mais tout simplement : « Nous sommes dans le coup ». L'article du *Monde* se termine cependant sur une note d'optimisme, en signalant que Siemens vient de remplacer son slogan « Be inspired » par « Soyez inspiré ». On ne saurait mieux dire.

Ainsi donc, le cyberlangage, et l'anglo-américain tout-puissant, fascinent et complexent l'Europe, notamment les pays francophones. Le français y perd non seulement son prestige mais jusqu'à sa légitimité, et Monsieur Jean-Marie Messier, dit J6M, lors d'une réception en France, salue ses hôtes *français* par un « very pleased to meet you ».

*

Mais je l'ai déjà rappelé : ce qui compte dans un vocabulaire, dans un langage, ce ne sont pas les mots, ce sont les idées ou les idéologies qu'ils véhiculent. S'il ne s'agissait que de mots, le cyberlangage anglo-saxon ne serait guère capable, à lui seul, de déstabiliser la langue française, ni ceux qui la parlent. L'ennui, c'est qu'il n'est pas seul, mais que, porté par une puissance économique, il emporte avec lui toute une idéologie, qu'on pourrait appeler grossièrement l'idéologie de la « communication ». C'est d'abord elle qui donne un sentiment d'infériorité à quiconque n'est pas « branché », et qui surtout fait croire que le salut de l'espèce humaine passe par les ordinateurs et par Internet.

Je ne peux résister au douloureux plaisir de citer ici une toute récente interview du célèbre futurologue Joël de Rosnay : « Internet n'est pas une technologie, c'est un nouvel espace-temps, le cyberspace-temps qui crée des conditions nouvelles d'échanges (...) entre les hommes. Internet est l'embryon d'un cerveau planétaire dont l'homme est le neurone ». Rien que cela. Et pour en venir au langage qui accompagne cette vision pour le moins dantesque, notre

futurologue, qui prétend nous mettre en garde contre le danger d'américanisation du monde, nous dit textuellement : « Un des enjeux fondamentaux pour l'Europe est de se lancer dans une coopération universités/industries pour réaliser des *packages* éducatifs correspondant à la culture européenne »⁶.

On pourrait penser que tout cela est proféré *cum grano salis*. Mais si l'on en juge par les propos de tels « fondamentalistes d'Internet », comme on les appelle, par exemple un Pierre Lévy, l'auteur d'une Bible appelée, en un franglais bien caractéristique, *World philosophie*, on constate qu'il n'en est rien. La grande idée, ou l'une des grandes idées que promeuvent ces nouveaux gourous, c'est que l'individu humain et sa pensée ont pour vocation de créer un réseau universel de communication, une sorte de super-intelligence ou de super-pensée totale, réconciliée et transparente à elle-même, où le calcul de toutes les machines soutient la réflexion « interactive » de tous les hommes, dans une société placée sous le signe de *l'information*⁷.

Mais pourquoi donc *l'information* est-elle si importante ? Pourquoi promet-elle d'être la panacée des maux de la société humaine ? C'est parce qu'on joue, consciemment ou non, sur deux acceptions du terme : *l'information*, c'est bien sûr le journal télévisé, mais c'est

⁶ Cf. « Le futurologue humaniste », interview de Joël de Rosnay in *Le Monde interactif* du 22 novembre 2000, p. IV.

⁷ Parmi les ancêtres que revendiquent ces nouveaux visionnaires, on trouve les prêtres de la contre-culture américaine (dont un certain Timothy Leary, converti du champignon à la puce) ; Marshall MacLuhan, le célèbre auteur de la *Galaxie Gutenberg*, et même Teilhard de Chardin, dont la « noosphère » est en effet une première mouture, prémonitoire, du « cerveau planétaire ». Une autre grande référence des cyberprophètes, peut-être la plus importante de toutes, c'est Norbert Wiener, un des inventeurs de l'ordinateur qui, avant de nuancer fortement sa pensée, avait lui aussi rêvé, dès les années quarante, d'une nouvelle société placée sous le signe de l'information. Sur tous ces points, cf. Philippe Breton, *Le culte de l'Internet*, La Découverte, 2000.

aussi et d'abord une notion de la science physique. À savoir ce qui permet de diminuer l'*entropie*. L'entropie mesure l'état de désordre d'un système, et l'entropie totale, c'est le règne du désordre absolu, du hasard et de l'absence de forme. Or l'*information*, c'est la *néguentropie*, la force qui permet de réduire ce désordre, de transformer l'obscur chaos du monde en transparence lumineuse.

S'emparant du sens physique et scientifique de l'information, on en vient à le rabattre sur son sens courant. Et désormais, le journal télévisé, mais plus encore les nouvelles sur Internet, sont les moyens de créer dans le monde un ordre cristallin, d'accéder à la pure transparence. En attendant le jour où les hommes seront des « cyborgs » (encore un néologisme, abréviation de « cyberorganisme »), donc des êtres fondus dans la machine informationnelle, et qui ne s'en distinguent plus, pour la plus grande gloire d'une espèce de super-pensée planétaire. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que le cyberlangage possède un statut intermédiaire entre le langage humain et le langage machine : puisque le but ultime, exprimé dans la langue même, consiste à fondre la machine dans l'homme et l'homme dans la machine.

Le cyberlangage, consciemment ou non, n'est alors aux yeux des utopistes que la première étape d'un processus plus radical : la dévaluation, sinon la disparition pure et simple des langues naturelles. Comme le disait l'ex-vice-président et ex-candidat à la présidence américaine Al Gore : « Alors que nous entrons dans un nouveau millénaire, nous apprenons un nouveau langage. Ce sera la *lingua franca* de ce nouvel âge, une langue faite de un et de zéros, de bits et de bytes, mais nous l'apprendrons »⁸. Autrement dit, la

⁸ Cité in Ph. Breton, *op. cit.*, p. 27. Sur la véritable « *lingua franca* », cf. Cl. Hagège, *op. cit.*, p. 164.

machine, qui nous continue, parlera pour nous, et cela résoudra le problème de la Tour de Babel.

Mais la disparition supposée des langues naturelles a une autre cause, plus profonde : l'information totale, c'est-à-dire, en dernier ressort, la présence du monde entier au monde entier, la visibilité complète de toute pensée, à tout instant, ne nécessite plus cette médiation entre l'intérieur et l'extérieur, entre moi et autrui, que réalisent les langues naturelles. Dans un monde de la fusion et de la transparence, à quoi bon parler ?

Bien sûr, tous les usagers d'Internet et du cyberlangage ne sont pas aussi extrémistes. Il n'empêche que dans le grand public, lorsque vous avez prononcé le mot « Internet », le mot « information », le mot « communication », vous avez prononcé des mots magiques, des mots tout-puissants, des mots irréfutables. Vous avez évoqué l'alpha et l'oméga de ce qui est à la fois bon et nécessaire pour la société.

*

Je voudrais, à ce point de ma réflexion, évoquer devant vous un phénomène social contemporain qui n'est pas celui du cyberlangage, mais qui pourra, je crois, jeter quelque lumière sur le problème que nous traitons. Vous savez comme moi que l'émission télévisée aujourd'hui la plus prisée en Amérique et en Europe s'appelle *Big Brother*, et qu'il s'agit, dans cette aimable entreprise, de filmer sans discontinuer, et dans tous les recoins, un groupe de gens qui doivent vivre enfermés dans un container durant plusieurs semaines. Des dizaines de milliers de personnes ne rêvent que d'être choisies comme cobayes pour cette expérience. Pour tous les malchanceux qui ne sont pas retenus, il reste une solution, dont l'usage se répand lui aussi comme une traînée de poudre : la *webcam* (encore un mot du cyberlangage). Il s'agit d'installer au-dessus de l'écran de son

ordinateur personnel, mais souvent aussi dans toutes les pièces de son appartement, une ou des caméras qui diffusent en permanence vos faits et gestes aux quatre coins du monde et qui transforment votre vie privée en vie publique, en vie espionnée pour la plus grande jouissance des victimes.

Cet exhibitionnisme dérisoire s'explique peut-être très simplement par une confusion puérile entre la *cause* et *l'effet* : Monsieur et Madame Tout-le-Monde rêvent d'être célèbres. Ils constatent que les gens célèbres sont filmés en permanence et qu'on diffuse leur image dans le monde entier. Eh bien, se disent Monsieur et Madame Tout-le-Monde, commençons par *l'effet* : filmons-nous en permanence, et par magie nous aurons la *cause*, c'est-à-dire que nous deviendrons des personnages remarquables. On ne nous filmera pas parce que nous sommes importants, mais nous serons importants parce qu'on nous filmera (ou que nous nous filmerons nous-mêmes). À la fin, tout le monde est important, puisque tout le monde est filmé.

Cette confusion de la cause et de l'effet suppose que l'essentiel n'est pas d'être mais d'apparaître ; et que pour apparaître il faut être filmé, c'est-à-dire *communiqué* au monde. Et c'est ici que nous retrouvons l'idéologie ou l'utopie d'Internet, de la *communication*, de l'interactivité, etc. Les « webcams », ainsi qu'on les appelle (en un néologisme assez réussi), confondent la *cause* et *l'effet*. De la même manière exactement, l'idéologie de la communication confond la *fin* et les *moyens* : la fin, ce devrait être de transmettre *quelque chose* à autrui ou d'en apprendre *quelque chose* ; de donner et de recevoir. Et le moyen, ce devraient être les outils qui nous aident à nous rapprocher d'autrui lorsqu'il est éloigné dans l'espace. Mais voilà, le moyen est devenu la fin. L'important n'est pas tant, dans cette idéologie (ou cette utopie), de communiquer quelque chose, c'est de *communiquer* tout court.

On comprend bien d'où peut venir cette confusion : ce qu'on appelle les « moyens de communication », le téléphone, ou la radio hier, Internet aujourd'hui, sont incontestablement et par définition, des outils qui nous aident à nous rapprocher d'autrui lorsqu'il est éloigné dans l'espace. Internet, ainsi considéré, peut être fort utile (en particulier pour l'échange d'information scientifiques, ce qui d'ailleurs était sa première destination). Comme tous les moyens de communication antérieurs, il raccourcit le temps et l'espace. Il nous met *effectivement* en communication avec le savoir du monde, comme nous ne l'avions jamais été auparavant. Et c'est une chance magnifique.

Mais, faut-il le dire, Internet, pour autant, ne raccourcit pas d'un seul pas notre chemin *intérieure* vers le savoir. De même, il nous met en communication matérielle, ou du moins « virtuelle » avec les individus de la terre entière, mais la *communication* technique n'accomplit en rien le travail de la *relation* humaine. Enfin, Internet nous donne « en temps réel » des images de tous les événements du monde, des plus importants aux plus futiles, mais il ne les rapproche pas d'un pouce de notre conscience, et ne leur confère pas un atome de sens. D'ailleurs, ce trop fameux « temps réel », dont on se gargarise, intensifie notre sentiment d'irréalité et d'impuissance devant le monde, comme font déjà les images des journaux télévisés ; il fait de nous, au mieux, des consciences submergées ; au pire (et le plus souvent), des consciences amorties par trop de chocs, trop de bruit et de fureur.

Cette remarque m'amène à la deuxième critique qu'on peut adresser à l'utopie « communicationnelle » d'Internet. Et qui est plus fondamentale encore que la première : j'ai dit que les ancêtres spirituels de cette utopie ont sacralisé *l'information* totale comme l'antidote à *l'entropie* du monde. La transparence cristalline contre le désordre, la libre circulation des pensées, l'évidence vivante du

monde, contre l'opacité, le désordre, et finalement la mort, car l'entropie ultime, c'est un monde totalement indifférencié, où plus rien ne bouge ni ne vit. Or, non seulement Internet n'a pas atteint ce but utopique, mais il faut bien avouer qu'il est même allé exactement à fins contraires. Je ne connais pas de lieu au monde, pas même les décharges géantes du Caire ou de Manille, où règne plus formidable entropie qu'Internet. Vous y trouvez absolument tout, à la fois, dans le désordre total. Les sujets les plus importants, les plus futiles ou les plus insensés, les opinions les plus biscornues. Vous y trouvez la photo d'Einstein et celle de n'importe quel anonyme exhibitionniste des antipodes ; vous y trouvez des notes savantes sur Erasme, les dix premiers millions de décimales de π , les heures d'ouverture de la mairie d'Issy-les-Moulineaux – ainsi de suite, et sans suite.

Comme *tout* y est, vous y trouverez *aussi* des trésors. Mais le travail de leur recherche, le vrai travail de néguentropie, c'est à vous de l'accomplir, et ce travail est évidemment très difficile, souvent hasardeux. Vous devez mieux que jamais savoir ce que vous cherchez pour avoir une chance de le découvrir.

C'est pourquoi la manie des hommes politiques de promettre d'urgence Internet dans toutes les écoles, et dans les petites classes des écoles, serait pure démagogie si elle n'était pure ignorance. Quand on veut offrir une perle à une personne qu'on aime, on ne lui demande pas d'aller fouiller dans les ordures afin de la trouver toute seule.

*

Mais j'arrête là. Je risque de me faire mal comprendre, et de passer pour un aveugle ennemi des « nouvelles technologies ». Je le répète, ce n'est pas le cas du tout. Je suis seulement un adversaire acharné des idéologies et des utopies qui entourent Internet, car loin

de nous indiquer le bon usage de l'information et de la communication, et de nous aider à comprendre le monde, elles ne font qu'embroussailler les chemins qu'Internet, en effet, peut ouvrir vers le savoir.

Il faut à tout prix dégonfler la baudruche idéologique et dissiper la nuée utopique. Il faut être conscient que le cyberlangage n'est pas une langue, que le cybermonde n'est pas un monde, et que la communication n'est pas une fin en soi. C'est d'ailleurs exactement ce que finit par reconnaître Norbert Wiener, un des pères de la robotique, voilà cinquante ans⁹.

*

Et s'agissant de l'invasion de l'anglais, qui accompagne celle du cyberlangage, il faut garder conscience que la langue française possède des richesses inépuisables, et qu'aucun d'entre nous n'a d'intérêt à perdre sa langue maternelle pour devenir un anglophone médiocre et balbutiant des acronymes. Si nous renonçons aux richesses d'une vraie langue humaine, la nôtre, notre monde s'appauvrira jusqu'à la misère, et nous serons, pour tout envahisseur linguistique (et pas seulement linguistique) la proie la plus facile.

Surtout, nous deviendrons incapables de comprendre, de maîtriser et de modifier si peu que ce soit la réalité qui nous entoure. Ceci va sans dire, mais il vaut mieux le répéter de temps en temps : une langue vivante, une langue naturelle, une langue habitée par ceux qui la parlent, c'est en dernier ressort le seul moyen, y compris et surtout dans une civilisation de l'image et du simulacre, de trouver et de garder voix au chapitre du monde, de débrouiller le vrai du faux, de décrypter cette société, la nôtre, plus que tout autre infestée de

⁹ Cité in *Encyclopaedia Universalis*, article Wiener (Norbert).

discours spécieux, intéressés ou délirants. Une langue, dans sa plénitude, c'est une claire vision du monde et une prise sur le monde. Qui pourrait accepter d'y renoncer ? Quel être sain de corps et d'esprit pourrait-il souhaiter d'être infirme et stupide ?

Quant à l'ordinateur, à Internet, au multimédia, utilisons-les, tant que nous ne croirons pas changer par eux notre condition humaine. Car les techniques, toutes les techniques, autant qu'elles peuvent être utilisées, doivent être *surmontées*. Utilisées comme moyens, surmontées comme tentations de toute-puissance ou rêves de paradis.

Communiquons (en français, de grâce) puisque nous le pouvons mieux que jamais. Mais surmontons le rêve de communication totale. Accédons au savoir, puisque tout le savoir, ou presque, est prêt à surgir sur notre écran. Mais tout ce savoir *devant* nous, n'allons pas croire qu'il est *en* nous. Le cybermonde nous livre à domicile, dans un désordre effroyable et stimulant, toutes les richesses de l'univers, mais aussi toute sa misère. À nous de bien choisir.

Etienne Barilier
Janvier 2001